

Denis FADDA  
Professeur, Docteur en droit  
Président honoraire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer  
Président international de *La Renaissance Française*  
Paris, France

## **La langue française: une constellation**

Cet important colloque va développer une thématique qui m'est très chère et que les mots clés du titre résument parfaitement: *les littératures* – au pluriel – *la langue française* – au singulier – et *la diversité*, mot abstrait qui porte en lui à la fois le singulier et le pluriel. Ces oppositions ne peuvent être que fécondes, et je vais m'employer à les développer et à les illustrer.

Ce que je veux d'abord souligner est très banal mais il importe de le rappeler: tout colloque universitaire est une invitation à la lecture. Et plus précisément, à l'art de lire. Ici chacun arrive avec sa bibliothèque intime qu'il a la générosité de partager. À la fin du colloque, c'est une véritable librairie immatérielle qui a pris place dans nos esprits, et les idées que nous avons entendues, les écrivains qui nous ont été présentés et dont l'œuvre a été analysée, sont à jamais dans notre mémoire; ils trouvent plus de place dans notre cerveau que sur les rayonnages forcément limités de nos bibliothèques. Je m'émerveille toujours de cela.

L'écrivain français Sylvain Tesson, interrogé après la pandémie, disait: «Une librairie contient des milliers de grilles de lecture du monde. Les livres sont seuls à savoir vivre ensemble. Vous êtes enfermés? Ouvrez un livre: c'est une fenêtre». Et il ajoutait: «En France, la librairie semble tenir une place à part: la France est fille de la librairie». L'écrivain paraphrase ici la célèbre expression «France, fille aînée de l'Église».

Comment la France est-elle devenue cette patrie littéraire au point que nombre d'écrivains, nés ou non en France, disent: «Ma patrie, c'est la langue française»?

On ne va pas reconstruire la généalogie de cette vitalité littéraire, ce n'est pas le propos. Mais je m'appuierai sur les travaux magistraux de Marc Fumaroli, homme de lettres par excellence, académicien d'une merveilleuse

érudition qui, dans son ouvrage *Quand l'Europe parlait français*, prouve combien Paris a été pendant plusieurs siècles, mais surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle, le centre de ce qu'il nomme «La République des lettres» avec la Cour, les salons tenus par des femmes, les académies royales – l'Académie française a été fondée en 1634 – et le développement de la presse sous forme de journaux, gazettes, brochures qui inondaient l'Europe de ses productions. La langue française, nous dit-il, était alors inséparable du «bon ton», des «bonnes manières», de la courtoisie, indissociable d'une qualité d'esprit, d'une exigence de style, que l'on peut résumer en deux mots: clarté et finesse. L'usage de la langue française était donc lié à une certaine civilité que les Cours européennes imitaient: on y pratiquait l'art de la conversation, conversation libre et naturelle. La maîtrise de la langue, bien au delà de sa fonction de communication, permet, dit-il joliment, d'«entrer en compagnie» avec autrui.

Bien sûr, cet art si précieux de la conversation, qui se décline aussi dans l'art de la correspondance, nécessite toute une éducation. Parler ou écrire «avec naturel», n'est absolument pas naturel! Et penser librement est un effort, voire une ascèse. Je pense que nous pouvons être fiers, nous, les usagers de la langue française, d'être les héritiers de cette célèbre phrase du XVIII<sup>e</sup> siècle, faussement attribuée à Voltaire, mais qui en résume la pensée: «Je ne suis pas d'accord avec ce que vous avez dit, mais je me battrai jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire».

Les élites européennes parlaient français non pour constituer une élite mais pour, à travers une langue commune qui, pour des raisons historiques se trouvait être la langue française, élever l'art politique à une dimension qui reste unique dans l'histoire. Et les acteurs de la République, de la *res publica*, sont d'abord les écrivains et ceux qu'on ne nommait pas encore les intellectuels.

«La meilleure façon de servir la République, a écrit le poète Francis Ponge, c'est de donner force et tenue au langage». Quant à Camus, il a dit: «Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde». Nous ne pouvons pas nous entendre, nous comparer, nous opposer, nous réconcilier, si notre langue est affaiblie, que ce soit par l'imprécision ou la sclérose. Comme tout organisme vivant, une langue a besoin de nourriture, mais c'est une nourriture exigeante puisqu'elle concerne la vie de l'esprit. Les linguistes ne feront jamais la langue, pas plus que les académiciens. Ce sont les locuteurs qui font la langue, et ceux qui l'élèvent, la subliment, la créent

réellement, ce sont les écrivains. Ce sont eux que nous célébrerons au cours de ces journées d'étude et de rencontre.

Chaque écrivain, dont il sera question, écrit en français, et chaque écrivain écrit un français différent de celui des autres. Par quel miracle? Parce qu'il est écrivain justement. Et chaque œuvre littéraire est singulière, use de la langue d'une manière originale. Les romans de Patrick Modiano, prix Nobel de littérature, racontent tous à peu près la même chose, mais ils sont tous différents et uniques. La diversité est le propre de la littérature, elle lui est intrinsèque. La merveilleuse écrivaine Colette définissait le talent propre à chaque écrivain ainsi: «Écrire avec les mots de tout le monde comme personne».

Il y a bien longtemps que la langue française a quitté ses origines géographiques pour essaimer dans le monde; en général, les Cours des pays d'Europe parlaient français, jusqu'à la Grande Guerre, les traités internationaux étaient rédigés en cette langue, jusqu'en 1915, le ministère italien des Affaires étrangères ne travaillait qu'en français. C'est ainsi que le français, aujourd'hui est parlé un peu partout dans le monde. Non seulement parlé, mais écrit, non seulement écrit, mais de façon littéraire. On sait que le français, par sa précision notamment, a longtemps été la langue de la diplomatie, c'est-à-dire de l'art exigeant de la négociation, par exemple lorsqu'il s'agit de parler avec des adversaires pour éviter des conflits armés. Peu à peu, après la Grande Guerre, l'anglais est devenu l'autre langue universelle, la première, particulièrement dans le monde des affaires, dans le grand marché mondial.

Le français demeure une langue de la pensée spéculative, où l'on pense le monde qui change si vite, où l'on pense la place de l'être humain dans ce monde mouvant. Par exemple, le jeune écrivain Nathan Devers vient de publier un roman qui, par le jeu de la fiction, analyse les enjeux du métavers. Cette imagination critique est le fruit d'un héritage littéraire fabuleux dont la langue française bénéficie.

Cet héritage est une grâce à laquelle chacun a accès, librement, s'il veut bien s'en donner la peine. Apprendre la langue française n'est pas facile, mais je reprends les mots de Spinoza: «La chose excellente doit être difficile». Je ne peux m'empêcher, pour illustrer la beauté de la langue française, de citer deux vers de celui qui en est son plus merveilleux joaillier, Jean de la Fontaine:

Il est bon de parler, et meilleur de se taire  
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Rythme, mesure, délicatesse, esprit.  
On n'ose plus parler.

Toute langue est une fenêtre sur le monde, sur un paysage, sur une structure des valeurs humaines. Et lorsque la langue d'écriture des écrivains n'est pas leur langue maternelle, celle-ci continue d'apporter sa propre lumière, ses propres incantations, et la langue française devient alors, comme la lanterne magique proustienne, un univers d'images et de sons inédit.

Ainsi, lorsque Léopold Sedar Senghor compose sa poésie en langue française, il renouvelle le lyrisme auquel il insuffle ferveur et puissance, de même qu'il fait revivre une poésie épique laissée en jachère par les écrivains français.

Les exemples sont infinis de cet enrichissement fabuleux de la langue française par ceux qu'on va nommer ses «amoureux». On devient créatif lorsqu'on est amoureux! Les amoureux de la langue française, par fortune pour elle et pour nous, sont légion.

À *La Renaissance Française*, nous exprimons notre gratitude à leur égard, si bien que nous avons créé un prix littéraire qui honore un roman écrit en français mais dont le français n'est pas la langue maternelle de l'auteur. Avant que le jury, présidé par un membre de l'Académie française, ne choisisse le lauréat, les membres de la commission des prix de notre institution sélectionnent nombre d'œuvres correspondant à ce critère, et nous nous trouvons alors face à une constellation de livres plus fascinants les uns que les autres, car tous ces amoureux chantent l'aimée d'une manière différente. Chaque année, *La Renaissance Française* octroie aussi sa médaille d'or à un écrivain francophone pour l'ensemble de son œuvre, en privilégiant les auteurs qui ne sont pas français. Ainsi ont été distingués l'Algérien Boualem Sansal dont la langue est mâtinée du parler français, de tournures, spécifiques à l'Algérie, le poète et essayiste écossais Kenneth White, grand voyageur, arpenteur de toutes les terres et inventeur du concept de géopoétique, le biographe et dramaturge belge polyglotte Jacques De Decker, le Syrien Mohed Altrad, le Japonais Akira Mitsubayashi, le Libanais Alexandre Najjar, le grec Vassilis Alexakis sur lequel je vais m'arrêter un instant, car il a la particularité d'écrire ses livres, soit en grec, soit en français, selon le thème choisi, et d'être lui-même son propre traducteur, chose rare.

Lorsqu'il traduit un de ses livres, il considère qu'il écrit un autre livre, qui est meilleur, dit-il, que l'original, et qui devient alors l'œuvre originale! Il

se trouve que Vassilis Alexakis, homme délicieux malheureusement décédé il y a deux ans, a obtenu, en 1995, le prix Medécis<sup>1</sup> en même temps qu'Andreï Makine. On ne peut pas faire l'impasse de ce grand écrivain contemporain dont le premier livre publié, *Le Testament français*, démontre l'attachement passionné à la langue et à la littérature françaises dont il est aujourd'hui un très ardent défenseur, ayant revêtu l'habit vert des académiciens. Je précise que le roman que je viens de mentionner, outre le prix Medécis, a reçu le prix Goncourt et le prix Goncourt des Lycéens.

Je voudrais noter à cette occasion, l'importance capitale de la traduction littéraire, et saluer tous ceux qui s'adonnent à cet art difficile. Mais tout art est difficile. La philologue et philosophe Barbara Cassin, académicienne elle aussi, milite pour la traduction, qui propose, dit-elle, «une œuvre analogue dans une autre langue, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, mais qui ne produit pas un universel de surplomb, comme pourrait le faire une langue dite universelle [...]. Je voudrais proposer la traduction comme modèle politique – dit-elle –, à savoir une manière de produire du commun». Actuellement, en France, un livre publié sur six est une traduction. Et le nombre d'ouvrages traduits ne cesse d'augmenter grâce au dynamisme des si nombreux éditeurs.

C'est l'écrivain japonais Akira Mizubayashi qui trouve les mots les plus touchants pour évoquer l'expérience fondatrice qu'a été pour lui l'apprentissage solitaire de la langue française, à la fin de son adolescence, en écoutant des cours à la radio, avant de suivre un enseignement universitaire. Il se sentait prisonnier, otage de sa langue maternelle, et, dit-il, «avec patience et impatience, je me suis déplacé vers la langue française, c'est elle que je suis allée recueillir alors qu'elle m'a accueilli en elle». Ses œuvres sont empreintes d'une musicalité et d'une délicatesse où résonne un imaginaire venu d'ailleurs, pour reprendre la formule du titre de son premier livre édité en France: *Une langue venue d'ailleurs*.

Je suis frappé de constater combien les écrivains qui ont parcouru ce chemin-là évoquent le fait qu'épouser la langue française a été pour eux une libération. L'autrice Shumona Sinha, née à Calcutta, et qui a appris le français à l'âge de 22 ans, désigne la langue française par l'expression «langue vitale»: «Je suis devenue adulte et je suis devenue femme grâce à la langue française», avoue-t-elle. Et le titre de son dernier livre qui vient juste de paraître est parlant: *L'autre nom du bonheur était français*.

---

1. Pour son roman *La langue maternelle*, Paris, Fayard, 1995.

À *La Renaissance Française*, nous avons ainsi accordé notre prix littéraire entre autres, aux vietnamiennes Hoai Huong Nguyen, et Anna Moï, au vénézuélien Miguel Bonnefoy, à l'Italienne Simonetta Greggio, à l'Argentin Santiago Amigorena, chacun drainant dans les eaux de son œuvre des sédiments, fossiles et images qui réenchangent la littérature de langue française. On peut donc employer le pluriel: les littératures.

On a coutume de dire que ces écrivains enrichissent la langue de mots inconnus du dictionnaire, de formules inusités – ce qui interpelle beaucoup le travail de traduction d'ailleurs – mais il me semble que là n'est pas l'essentiel. Et c'est Montaigne, notre maître en sagesse qui, dans sa langue du XVI<sup>e</sup> siècle, définit le mieux ce que peuvent être ces apports. La citation est un peu longue mais je ne vais pas la tronquer:

Ce qui fait la valeur d'une langue, c'est d'être mise en œuvre et utilisée par les beaux esprits, qui la renouvellent moins qu'ils ne lui donnent des fonctions plus diverses et plus viriles en l'étirant et en la ployant. Ils n'inventent pas des mots nouveaux, ils enrichissent ceux qu'ils utilisent en donnant plus de poids et de profondeur à leur signification et à leur emploi.

Cette dernière remarque me paraît très juste. C'est de toute manière le propre de tout écrivain digne de ce nom: sous leur plume, les mots les plus usuels paraissent nouveaux!

Je ne veux pas vraiment conclure, mais laisser avec joie la parole à tous les chercheurs ici présents, les convier à ce que Marc Fumaroli nomme «le banquet des esprits», c'est-à-dire la réunion des acteurs et artistes de la conversation française qui forment, dans notre monde numérique mondialisé et uniformisé, une minorité active et féconde, rassemblée autour de la langue française, idiome irremplaçable au titre de langue littéraire et, pour parler en «fumarolien», «de bonne compagnie».